

Pascal Commère

Vers le Gobi

...Ce qui d'une page à l'autre diffère, et se ressemble. Comme si l'écriture de carnet, sa façon d'aller, de chercher, préfigurait, dans l'instantanéité du geste et en totale méconnaissance de la difficulté à rendre compte de ce presque rien qui caractérise ce dont on tente de saisir l'étrangeté et qui en cela le définit, quoique disparate et tellement changeant selon la lumière, fuyante à cette heure, au point de donner à qui s'avance l'impression de ne jamais parvenir à l'atteindre, comme si l'écriture, disais-je, et ce qu'elle porte en soi d'indistinct, voire d'inconnu, préfigurait l'approche du désert. Un mot aux multiples acceptions et dont les réalités qu'il enchâsse, de même que les images qu'il déploie dans l'imaginaire de chacun, varient selon le sens qu'on lui accorde et le pays où l'on est. La Mongolie, ici, où le Gobi (*Govi*, ou *Gov*) désigne d'abord un type de paysage aride, à l'inverse de la steppe, avant de désigner une région.

Comme lors d'un précédent périple, G. m'accompagne, rencontré peu de temps après mon arrivée, à l'Alliance française. Notre guide s'appelle Erdenezaya. On dit Erka.

Parlant photographie, Bayraa, notre chauffeur, prononce le nom de Yann Arthus Bertrand. – Tu connais ? il demande. Nous comprenons qu'il le véhicula lors de sa venue, il y a peu.

Et c'est le sable, parsemé de quelques touffes d'arbustes ras. Auquel succèdent bientôt un immense plateau dénudé et le grand ciel au-dessus où des nuages se profilent. Puis les poteaux, jusque très loin devant ; des cahots, coups de freins et de volant pour éviter trous et bosses. Ce qui s'avère peu convaincant en définitive. Les lignes dansent, comme les reflets des chevaux dans les flaques. Quelques gouttes sur le pare-brise soudain, la terre brunit, presque luisante sous l'averse brutale qui se déchaîne subitement, avant de s'interrompre tout à coup.

Cette part de l'écriture qui joue de la reprise, sinon du montage, voire du jeu, et dont on ne mesure jamais assez la pertinence, multipliant au hasard des variations et permutations les occurrences à partir des pièces de ce vaste puzzle où presque rien n'affleure, et où le semblable risque à tout moment de lasser le regard, malgré le soleil – chaud, à cette heure.

Des traces de pneus au sol – seules pistes à vrai dire ; traces de sabots, où l'eau demeure en petites flaques. Je mesure combien les couleurs nous échappent. Ocre léger du sable à l'infini, puis le ciel – le ciel, toujours. Nous nous arrêtons près d'une yourte. L'habitat semble restreint. Bayraa demande si nous pouvons y dormir. Elle : « *Dans le Gobi la famille de l'éleveur habite toute seule, une grande distance sépare les yourtes, tandis que dans la forêt les familles se regroupent.* » La yourte s'avère bien trop peuplée déjà. Nous remontons dans le fourgon, regagnons la piste. Bientôt, un troupeau de chameaux apparaît loin devant – tout à l'heure déjà, quatre près d'une yourte. Je demande où nous sommes. Près de *Baga gazziyn chuluu* elle dit, montrant du doigt le lieu sur la carte.

Perdus dans l'étendue. De chaque côté, des rochers surmontés de cairns. Au sol, l'herbe grillée de soleil, la terre ocre. Depuis combien de temps roulons-nous ? Un arrêt, comme pour se familiariser avec le paysage, à moins qu'il ne corresponde à une pause cigarette. Nous repartons. Tournant la tête, j'aperçois soudain une marmotte. Puis deux, puis trois... Tandis que la piste sinue, escarpée entre les rochers, les cailloux. Du sable, ou presque, des touffes d'herbe, un peu de terre entre. Puis des hommes en bord de piste accroupis contre un cheval couché, trou au ventre. Quand le toit d'une yourte se profile. Où nous coucherons cette fois, la famille qui l'occupe acceptant de déménager le temps d'une nuit dans celle d'à côté.

Vendredi 23 septembre. – Et toujours des cahots, des secousses – écriture sismographique... Soleil. Vent, presque doux par les vitres entrouvertes du fourgon. Quelque chose comme un immense vide gagne les mots eux-mêmes. Un side-car se profile, la caisse remplie de bouses sèches. Je sors mon petit Canon. L'écran affiche « *Carte pleine* ».

Le grand soin que les femmes mongoles apportent à leurs cheveux. Qu'elles gardent longs (les vieilles, crâne rasé), cheveux glissant dans la main au matin tombant loin dans le dos, puis nattés, ou attachés en couettes. Chignon aussi – la femme hier, si belle. Lavés souvent, dehors dans une cuvette, on rince d'une main, casserole versant l'eau de l'autre. Essuyage dans un linge, le vent finit.

Désert, sable et touffes d'herbe. Rochers. Le jaune de l'herbe rase (presque absente) sur le gris des collines. Ça tangué, dérape, comme sur la neige gelée. Des traces de sabots au sol, partout. Chameaux sur l'herbe jaune, petits – chameaux de Bactriane, dont la toison laineuse sert à la fabrication du feutre... Peu de vert, immenses les ombres des nuages au-dessus des collines tout au loin. Puis rien, ou presque : sable gris, ou gravier plutôt, quelques touffes ; des bouts de câble rouillés dépassant du sol. La piste, comme une trace *vers*.

Vers quoi ? Comme s'il fallait absolument donner un nom à l'immensité qui nous entoure – nous dépasse... Endroits de nudité presque totale, petits graviers, et d'infimes touffes de vert (ou rouge), vide immense, des traces de vie pourtant (crottins secs, herbe, un bout de tôle, des ossements, un crâne : vache, tout à l'heure les cornes ; chameau) mais d'habitat point, sauf le vent.

Façons de vie malgré tout, gestes rares. Chaque matin ainsi, yourte ou bivouac, le fourneau tôt allumé ; faire bouillir l'eau (jerricans remplis en passant, puits parfois, plus souvent à même les ruisseaux) pour remplir les deux grandes thermos qui ne nous quittent pas. Ainsi font les nomades, thermos pleines en permanence de thé au lait – *dans le Gobi ils ne salent pas* elle a dit, alors que je m'étonnais de cette différence de goût.

Village soudain, *Delgerhangay*. Un peu avant cinq heures, l'heure où les enfants sortent de l'école. Garçons en uniforme (costume de ville, noir ou bleu, petit gilet), les filles, chouchou de tulle rose dans les cheveux (ce qu'on remarque d'entrée), cartable au dos. Se bousculant (entrant, sortant) à la porte du petit magasin-épicerie. Puis les collines à nouveau. Teintées de vert, quelques plantes sur les versants. Trois yourtes apparaissent, chacune arborant le bleu de sa porte, simple tôle. Quelques enclos rafistolés, grillage (des bouts) : montants de lits en ferraille – l'habituelle récupération, encore et toujours.

Nous décidons de bivouaquer à l'abri des rochers. Quand, posant pied à terre, je surprends un serpent, enroulé parmi les pierres. Je m'approche, faisant en sorte de ne pas le réveiller. Elle dit quand le serpent entre dans une yourte, on pense que la famille s'enrichira. Je la questionne du regard. Elle ajoute : « *C'est pourquoi les Mongols ne tuent jamais le serpent. Celui qui le tue, tombe malade* ».

Samedi 24. – Deux hommes nous accueillent dans la yourte. L'un d'eux dit étudier l'Histoire. Celle de la Mongolie, nous pensons. Oui, mais pas seulement. Il semble comprendre d'où nous venons. Elle traduit. « *G. et toi, il dit que vous êtes des descendants de Napoléon...* » – l'autre, pantalon de treillis, bottes aux pieds, sourit. Se penchant, il sort d'une valise posée au sol quelques volumes imposants. Tourne les pages sans interrompre son monologue. Nous interceptons au passage quelques noms : De Gaulle, Chirac... Il évoque alors un militaire – Erka, peu loquace soudain, traduit par « *général* » – ce que nous croyons comprendre au geste de sa main traçant des médailles sur sa poitrine. Parle-t-il encore de De Gaulle ? Il a prononcé le mot de *Ruskis*, mais c'était en sortant du tabac d'un bocal, grosse coupe un peu verdâtre, et tirant un carré de papier journal... Des lanières de viande sèchent accrochées aux bois de la yourte. Blanc et rouge (presque foncé). Je demande de quelle partie de la bête (toujours des lambeaux semblables, fins ligaments). Elle pose la question. Pour toute réponse, l'homme passe une main sur ses côtes. J'observe les bottes qu'il porte aux pieds. « *Feutre, laine de chameau* » elle dit. Une paire semblable est posée contre une paroi de la yourte. Les deux hommes nous faisant face, je scrute le teint de leur visage, presque brûlé, comme si le désert imprimait sa marque, creusait ses sillons jusque dans la peau. Nous buvons le lait fermenté (de chamelle ici, *khoormog*) puis sortons. Dehors, trois femmes – l'une d'elles cache son visage derrière un linge blanc – détachent les chamelons retenus à une corde au sol comme le sont les poulains dans le reste du pays, tandis que les chammelles s'en vont vers le désert, droit devant.

Lentement le désert a gommé la steppe. Où suis-je ? Nuages, seul chemin. Le bleu. La ligne électrique comme partout en Mongolie, ses poteaux dressés en une ligne infinie au bord de la piste. Ce passage (touffes d'herbe, sable entre) jusqu'au ciel, sans rien qui vive (qu'on verrait) – crottins, pourtant. Retrouvant la piste, les touffes d'herbe se rapprochent, font bosses. Nous approchons d'un village, *Mandal Ovoo*. Couché dans le sable, un radiateur (modèle ancien, en fonte) sert de seuil au magasin. Nous y frottons nos semelles, machinalement. Achats coutumiers : bière, pommes, vodka. Bière mongole (c'est écrit sur la canette), G. dégoupille. Nous choisissons de nous tenir debout à l'ombre du fourgon, la bière est fraîche. Des motos arrivent, dérapent sur le sable. L'une d'elles arbore à l'avant une peau de renard pendue au garde-boue. Nous remontons dans le fourgon. Pour nous arrêter peu après, le temps de faire le plein du réservoir à la sortie du village. Cuves enterrées aux trois-quarts dans le sable ; la pompe, complètement déglouée – mais qui fonctionne, au moyen d'une manivelle.

G. remarquant que l'une des femmes de la yourte où nous avons dormi l'autre soir – *la mère de la petite fille, tu sais* – se blanchissait la peau lors de son maquillage du matin. Je l'avais noté aussi, allant jusqu'à lui attribuer le type chinois. Bayraa fait valoir que nous n'en sommes pas loin – à un certain moment il dira *deux-cents kilomètres de la frontière chinoise...* Un cirque de rochers ocre rouge se dresse devant nous. Elle dit c'est ici,

Ici qu'a été trouvé le squelette du grand dinosaure qu'on voit au Musée d'Oulan Bator.

Dimanche 25. – Saxaoul – « l'acacia des steppes », selon elle. Je photographie (tronc blanc, un peu sec, un peu noueux : le vent). Je me souviens que Gaëlle Lacaze, préparant un Guide pour les Éditions Olizane, s'interrogeait sur l'absence du mot en français. J'avais questionné un ami, qui à son tour s'était enquis auprès d'un des siens. « Ne te fatigue pas, m'écrivait-il alors, l'Haloxylon ammodendron n'a pas de nom vulgaire (ou alors il est tellement exotique que les botanistes ne l'emploient pas) : comme tu le sais sans doute, c'est une plante qui ne pousse qu'en Mongolie et en Chine. Elle n'est guère connue qu'en raison de ses racines fréquemment parasitées par la Cistanche deserticola, dont la tige séchée est utilisée pour traiter les problèmes rénaux, l'impuissance et la stérilité. En fait, le terme de Saxaoul (et non Saxoul) est employé – en français – pour désigner non pas l'Haloxylon ammodendron, mais ses cousins l'Haloxylon persicum (Saxaoul blanc) et l'Haloxylon aphyllum (Saxaoul noir), arbres des régions désertiques qui fixent les dunes, donnent du bois de construction et du bois de chauffage. » Un homme s'avance vers nous, tirant quelques chameaux derrière lui. Erka ramasse une paire d'entraves dans le sable, demande si je les veux. L'homme fait remarquer qu'il leur manque une partie. La longe d'attache, en fait. Gros soleil. Nous regardons l'homme s'éloigner. Elle dit : « il a soixante chameaux, c'est pas beaucoup. » À partir de combien passe-t-on pour riche ? Sachant qu'une chamelle porte treize mois et qu'un chamelon naît tous les deux ans... Là-bas, tout au fond, le soleil se couche sur le sable. Nous mettons notre linge à sécher sur les buissons de saxaoul.

Lundi 26. – Réveillés par le crépitement du petit fourneau – Erka a rapporté hier soir du bois mort dans un sac. Le réchaud à gaz avait fait l'affaire jusque-là. Une demi-heure ne s'est pas écoulée que les ombres se posent sur le sable. Deux jeunes nomades arrivent à moto, nous les regardons rouler vers nous sur le sable. Ils posent pied à terre. Le conducteur s'accroupit, suivi du gamin qui porte une musette dans son dos. Il l'ouvre. « Souvenirs du Gobi... » dit Bayraa. Protège-oreilles en laine de chameau, cailloux (elle dit : pierres précieuses) cousus ou collés sur un carré de feutre... Au peu d'empressement que nous mettons à admirer ce bric-à-brac de kermesse, ils comprennent que nous ne sommes pas intéressés. Le gamin remballé son trésor. Nous leur offrons des gâteaux secs. Ils repartent, laissant peu de traces derrière eux. Ce que nous ne ferons pas quant à nous. Bayraa ayant cassé l'une des bouteilles Thermos, il jette les morceaux de verre sur le sable. Sans aucun scrupule, semble-t-il. Comme s'il pensait, en bon Mongol, que les déchets actuels, à l'instar de ceux produits par la société traditionnelle, se détruisent d'eux-mêmes.

Et le désert recommence, si tant est qu'il ait des limites en dehors de celles du temps, la nuit venue. Et l'immense étendue plane au matin (sable, graviers gris) jaune de loin et dont monte une petite brume là-bas tout au fond, qui tient lieu de ligne d'horizon. Sans rien qui diffère du paysage entrevu la veille, à peine une trace peut-être. La trace d'une phrase en-allée. À l'image du peu qu'il faudrait parfois pour qu'une vie change. D'horizon, voire d'objet.

Village de *Bulgan*. Le marché. On entre. Un couloir (sol recouvert de planches), de chaque côté duquel s'ouvrent de petites pièces, occupées chacune par un commerçant. Nous pénétrons dans l'une d'elles. Dos au mur, un homme. Assis. Comme s'il ramassait sur lui toute l'ombre de la pièce, et le temps. Nous sommes pour l'heure les seuls clients – des clients qui n'achèteront rien. Il nous regarde. Cependant que nous dressons d'un œil furtif l'inventaire de sa marchandise. Articles habituels d'épicerie, viande séchée

posée à même les planches du comptoir (chèvre je pensais, mouton dit-elle sans y prêter plus d'attention), vêtements, tissu de couleur au mètre (celui dont on fait les larges ceintures), bottes et chaussures. Celles que j'observe ne sont pas mongoles, elle le dit, mais bouriates. Le bout n'est pas recourbé, en effet.

Le jaune très doux, presque blanc du sable... Une couverture étendue à même le sol à l'heure du déjeuner... Le peu de choses mal lisibles de loin, mirages. Une moto, pourtant. Quelques yourtes au passage, deux chameaux. Un homme, deux chevaux à un abreuvoir, après tant de sec loin partout autour, comme si la vie de nouveau et toujours...

Collines, ou montagnes devant nous. « *En français : Les Trois Belles, lieu de vie du mouflon, de l'argali.* » Ce qu'elle dit, redira à d'autres sans doute, bien que guide occasionnelle, comme elles sont toutes ici, étudiantes le reste de l'année. Avec cette façon qu'elle a de prononcer, très sensuelle, langue roulée vers le haut du palais.

Le soleil est brûlant entre les pierres qui luisent comme de la lave. Il doit bien faire 30°, malgré le vent – léger. Et l'herbe à nouveau. Deux yourtes dans un renfoncement, près d'un hébergement. Je remarque le panneau de bois en haut d'une perche, jante de moto fixée perpendiculairement : panneau de basket, ainsi qu'on le voit au pied de chaque immeuble à Oulan Bator. Nous redescendons. Face à nous, dans une lumière bleutée – mais combien de bleus ? –, la ligne des dunes teintée de rose.

Mardi 27. – Hongorlyn els. Campement parmi les dunes, au pied de la grande dune (quelque chose comme 100 km de long sur 12 de large). À la rencontre des chameaux, leur barrissement quand on approche. Ce vilain caractère. Et l'odeur ! G. me propose de l'accompagner, très envie de toucher la grande dune, formes et ombres sublimes. Nous partons, marche assez difficile dans le sable, des traces partout, sabots, petites crottes sèches. Arrivons à une rivière qu'il convient de passer, en remontant un peu sur la gauche, un grand saut, puis le sable, monticules à nouveau. La distance, on n'imagine pas bien. D'où l'impression de ne jamais approcher la dune, comme si à chacun de nos pas elle reculait. Nous jetons de temps à autre un regard en arrière, de façon à ne pas perdre de vue les yourtes du campement. Une zone de marécages, on saute de monticule en monticule puis prairie sèche, toujours la dune devant, mais assez loin. On continue. Autre zone de marécage, difficile à franchir cette fois. Grand risque de tremper nos chaussures. On arrête là, décidons de revenir au camp. C'est alors que nous ne sommes plus très sûrs quant à la direction à prendre. Je pencherais pour la droite, G., pour la gauche. Marche, en sens inverse, entre les dunes, rien de plus semblable et toujours, devant, ce paysage immense. Nous retrouvons la rivière, on longe, puis franchit en sautant – des chevaux boivent. À gauche, ou à droite ? On marche. G. dit : de toute façon il nous reste deux heures avant le coucher du soleil. On avance. Quand soudain il aperçoit à main gauche (je m'étais laissé déporter) le toit du camion, loin, dans un creux.

Nous dînons de beignets frits (*khuusshuur*). Puis Bayraa, apercevant deux fourgons, monte sur le toit du nôtre, d'où il scrute les yourtes là-bas à la jumelle. Il reconnaît alors les équipages. On s'y rend. Plusieurs stationnent en effet près des yourtes. Chameaux regroupés dans un enclos. Quand j'approche, barrissement sourd, l'un d'eux passe une patte par-dessus le grillage (un mètre de haut et encore). Le voici qui s'éloigne, cul pincé, vers les dunes... Tandis qu'un homme à moto rattroupe un troupeau de moutons et chèvres. La lumière du soir est superbe, un peu de rose se mêle aux gris. Les chauffeurs se rassemblent. G. est parti chercher une canette dans le fourgon, s'approche

des yourtes. Deux garçons, qu'il me présente (j'étais près de l'enclos quand il les a rencontrés). Belges tous deux, de Gand. Ici depuis bientôt un mois, repartent dans les premiers jours d'octobre. Pour un peu on ferait la route du retour ensemble. L'un dit qu'il reviendra pour six mois peut-être, achètera un cheval. Nous buvons l'un après l'autre à la canette, en échangeant nos impressions. Ils ont fait Oulan-Bator - Mohron en bus, seuls Européens parmi les Mongols. Les femmes chantaient, les hommes sirotaient la vodka. Vingt-six heures de voyage !

Mercredi 28. – Curieux cri que le barrissement des chameaux. Comme si une inquiétude s'y mêlait. Je pense au long cri de gorge des taureaux chez nous les soirs d'orage. Des chevaux détalent à travers la piste, le chauffeur klaxonne.

Nous revoyons ce matin les deux Belges rencontrés hier soir. L'un (le plus grand, très brun) se versant de l'eau sur les pieds au moyen d'une bouteille en plastique coupée à mi-hauteur avant de les essuyer soigneusement pour renfiler chaussettes et chaussures de marche. Hier soir, ils avaient demandé si nous étions montés à dos de chameau. L'autre (blond, les yeux très bleus) lave leurs deux assiettes du plat de la main, arborant un sourire soudain que j'interprète comme le signe de ce que leur guide dort encore.

Soleil voilé malgré l'heure (10h45), le désert a quelque chose de morne ; les couleurs semblent éteintes. Du rose pourtant, comme porté par un vent doux. Quelques touffes d'herbe, et partout du silence. Silence des yeux, silence des troupeaux au loin. Le monde comme abasourdi soudain. Quand quatre gazelles détalent, ventre à terre.

M'amusant hier au soir de ces mots et expressions qui viennent presque naturellement aux lèvres de qui ne maîtrise pas parfaitement la langue, alors qu'Erka, qui s'affairait au dîner et nous regardait partir vers la dune, nous souhaitait « *bonne promène* »...

Ces minuscules plantes dont le sol tire sa couleur presque rouge. Détails infimes, ce presque rien dont les mots bientôt retenus se chargent avant de regagner le silence, comme si le désert, pour nous comme pour tant d'autres, constituait une halte ultime. Un ultime apprentissage. Nous ramassons quelques brindilles en vue d'allumer le feu du soir. À pas lents, les chameaux partent en file, huit dix, un espace, huit dix encore, et encore. Ligne – de quoi ? Sinon de cette écriture fauve qui repousse autant qu'elle rapproche l'horizon. Cependant que près de la rivière, ainsi que je l'avais remarqué les jours précédents, de grandes taches blanches marquent le sol. Elle dit « sel », ajoute « pour le bétail.

– Qui remonte de la terre ? je demande.

– Oui. » dit-elle.

Pascal Commère est né en 1951. Poète, prosateur, essayiste. Dernière publication en poésie : *Des laines qui éclairent, une anthologie* (Obsidiane / Le Temps qu'il fait, 2012) ; et en prose : *Noël hiver* (Le temps qu'il fait, 2010). Récemment, un *Petr Král* dans la collection *Présence de la poésie* (Éditions des Vanneaux, 2014). À paraître : *Lieuse* (Le Temps qu'il fait, sept. 2016).